

La Lettre de l'OPMA

Observatoire des pratiques de
la montagne et de l'alpinisme

n°19 - avril 2007

EDITORIAL

Des activités à risque dans une société sécuritaire

Le succès actuel des loisirs de pleine nature devrait contribuer dans les prochaines années au développement de la fréquentation de la moyenne montagne et des activités à sensations fortes proposées principalement en fond de vallée (rafting, accrobranche, Vtt, canoynisme, via ferrata, etc.). En revanche, l'avenir de la haute montagne et de l'alpinisme semble moins assuré. Y a-t-il une désaffection des sports de montagne ? Si oui, pourquoi ?

On peut mettre en cause des facteurs économiques, ou le sentiment diffus que l'alpinisme est réservé à une élite. Mais c'est surtout la prise de risque propre à l'alpinisme, et le rapport à la mort qu'elle oblige à considérer, qui constituent sans doute aujourd'hui la principale difficulté pour tous ceux qui envisagent de s'initier à la haute montagne. La question du risque et de son acceptation est en effet devenue un fait central de notre culture.

Dans une société qui semble gagnée par l'obsession sécuritaire, où de fortes contraintes sociales incitent à "rester dans les clous", on peut donc légitimement se demander s'il y a encore un espace disponible pour ceux qui entendent s'écarter des chemins balisés et des sites aseptisés.

Poursuivant le travail déjà engagé à cet égard, l'OPMA et le Groupe de Haute Montagne ont organisé une journée d'étude, le 20 janvier, à Grenoble avec le soutien de la ville de Grenoble et de la fondation PETZL. La première partie du compte-rendu que l'on trouvera ici, est principalement consacrée à l'exposé de David LE BRETON *. Son regard d'anthropologue éclaire nos démarches et apporte une précieuse contribution à notre réflexion. Les interventions qui ont également nourri les débats de ce mini colloque seront ultérieurement repris et diffusés.

L'OPMA

Sommaire :

- Editorial : p. 1
- La montagne et le risque :
David Le Breton - p. 2 à p. 10
- Interventions après l'exposé :
B. Amy - p. 10 à p.14

Les précédents numéros
de la **Lettre de l'OPMA**
sont accessibles à l'adresse

<http://perso.wanadoo.fr/cafgo/index.html>

* D. Le Breton est professeur à l'Université Marc Bloch de Strasbourg. Il s'est attaché en particulier aux comportements à risque chez les jeunes : « Prendre des risques pour découvrir une nouvelle existence revalorisée »... Interroger la mort pour fabriquer du sens »... Lire : *Passions du risque* (Métailié, 2000), et *Conduites à risque, des jeux de mort aux jeux de vie* (PUF 2002).

Des activités à risque dans une société sécuritaire

Journée d'étude du 20 janvier 2007

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton¹

L'alpinisme n'est pas d'emblée une passion du risque, sauf exception, mais plutôt un amour de la montagne, une jubilation des sens, un désir de "s'élever", comme le dit Bernard Amy. Le risque est en revanche inhérent à l'entreprise. L'ascension implique la confrontation à l'incertitude dans une situation où toute distraction est mortelle en puissance : éboulis, chutes de pierre, de fragments de glace, avalanche, effondrement, foudre, épuisement physique, altitude, peur, distraction qui amène à la perte d'un gant ou d'un autre instrument nécessaire à la protection de soi, etc. Une vigilance de tout instant s'impose à l'égard de la météorologie, du matériel, de la nature de la paroi, de la forme physique du grimpeur. Ce dernier sait que le danger est inhérent à sa pratique, et toute sa vigilance s'attache à le pressentir, à le contenir. S'il donne le sel de l'activité, il n'est pas en principe recherché pour lui-même, sauf pour certains voués à la surenchère, créant ou entretenant de cette manière une notoriété réclamant une dose régulière d'exploits. On ne saurait donc réduire l'alpinisme au seul goût du risque, mais il est là. Et parfois il est sollicité de manière directe quand l'alpiniste a trop misé sur sa chance et qu'il se retrouve dans une situation délicate, ou lorsqu'il a lui-même provoqué l'exposition au danger.

Horreur et attrait du vide, ambivalence propre au sentiment du sacré. A la différence du sauteur de benji ou du parachutiste, l'alpiniste est dans une relation ambiguë au risque. Retenu contre la paroi, agrippé à ses prises, le vide le cerne, il construit son ascension en se battant simultanément contre l'un et l'autre. La jouissance est alors de dominer

la mort, de s'en arracher à chaque mouvement réussi, de sentir sa force de décision propre en face du vide. Le grimpeur médite chaque geste, pèse chaque décision sans ignorer le prix à payer en cas d'erreur, il anticipe nombre de menaces auxquelles il se prépare à faire face, et envisage éventuellement la retraite s'il pressent l'échec. "S'exposer aux dangers n'est pas le but du jeu, mais cela fait partie du jeu" écrit Lionel Terray. *Seule une longue expérience, par la multitude d'observations qu'elle permet d'emmagasiner non seulement dans la mémoire, mais dans le subconscient, donne à certains alpinistes la possibilité d'acquiescer une sorte d'instinct leur permettant de détecter le danger, et surtout d'apprécier l'importance de sa menace*². Mais le meilleur grimpeur se laisse lui aussi surprendre comme l'atteste l'histoire de l'alpinisme. La pratique n'est donc pas abandon à l'inconnu, mais corps à corps à un risque calculé, à une situation étudiée, sachant qu'à tout moment de redoutables imprévus peuvent déjouer même les compétences les plus aguerries. La nature ne peut donner que ce qu'elle a. Le jeu avec la limite trouve alors son accomplissement. Si l'inattendu n'était pas tapi dans l'ombre, l'activité perdrait son sel. Mais il arrive que son surgissement ne soit plus à la mesure de l'homme.

Pourtant la montagne n'est pas un détour tortueux pour se mettre à mort. Si elle n'est pas sans danger, il ne s'agit en aucun cas de s'y livrer sans préparation. La tâche consiste à évaluer les périls, à maîtriser l'aléa tant qu'il demeure à portée, et sinon à rebrousser chemin au plus vite vers un abri sûr en situation de menace. Au delà de 8000 mètres, outre le revirement des conditions météoro-

¹ Ce texte reprend des extraits de David le Breton, *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre* (PUF, Collection Quadrige).

² Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, Paris, Gallimard, 1961, p 102; R. G., Jr Mitchell, *Mountain experience*, op. cit., p 156 sq

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton

rologiques qui rend impossible ou difficile la descente, tout grimpeur, même le plus expérimenté, court le risque de l'anoxie, de l'œdème cérébral ou pulmonaire. L'intelligence est amenuisée par la raréfaction de l'oxygène rendant propice le développement d'un imaginaire déconnecté du réel. Les alpinistes savent que la mort peut frapper à tout moment mais ils s'efforcent de mettre la chance de leur côté. En conclusion de son ouvrage (1998), J. Krakauer écrit : *"J'ai toujours su que la montagne comportait de grands risques. Le danger me semblait faire partie du jeu et je considérais que, sans lui, l'escalade ne différait pas de centaines d'autres divertissements insignifiants. Il était passionnant de se frotter à l'énigme de la mort, de jeter un regard de l'autre côté de la frontière interdite. Si la montagne était une expérience passionnante, ce n'était pas en dépit de ses périls, mais grâce à eux"* (p 280). *"En montagne, il y a l'impondérable, qui peut amener les plus graves tragédies, mais cela ne veut pas dire que les alpinistes soient voués à la mort, écrit Walter Bonatti. Au contraire, ils aiment la vie avec enthousiasme ; ils aiment se rapprocher le plus possible de la nature, effleurer au besoin les limites extrêmes de cette même vie pour savourer la volupté de vivre intensément."*³ Les sociétés occidentales connaissent une profusion de pratiques physiques et sportives qui misent sur un engagement risqué de l'individu. Ce sont surtout des hommes qui s'engagent le plus dans ces activités, même si les femmes ne sont pas toujours en reste (Reverzy, 2001). Se "défoncer", "s'éclater", poursuivre un effort au-delà de ses forces, malgré l'épuisement, la faim, le froid, l'indécision ou la peur, ne pas céder à l'attraction irrésistible de s'abandonner, sentir enfin le monde battre en soi, le toucher de ses

mains, de tout son corps, deviennent des nécessités intérieures pour nombre d'Occidentaux. Des épreuves de toutes sortes voient le jour dont le fil conducteur réside dans les efforts qu'elles exigent et l'éventualité de l'accident qu'elles sollicitent.

Les sommets douloureusement gravis au cours des années cinquante et soixante sont aujourd'hui escaladés par d'innombrables touristes qui paient des guides pour y accéder avec le minimum de préparation. La haute montagne est devenue l'un des hauts lieux du tourisme "d'aventure". L'Everest est maintenant une destination prisée par de riches amateurs dont les compétences en matière d'alpinisme sont des plus réduites. Des guides leur ouvrent la voie et assurent la logistique tandis que les sherpas portent les bagages ou les soutiennent en cas de défaillance. En 1985, un riche texan de 55ans, sans expérience de la montagne, atteignait ainsi le sommet et créait un précédent que bien d'autres agences allaient exploiter. Aujourd'hui, une profusion d'expéditions commerciales accèdent aux abords de l'Everest sans toujours parvenir au sommet. Hall, l'un des grimpeurs qui trouva la mort lors de la tragédie du printemps 1996, offrait cette année là un tour sur l'Everest pour la somme de 65000 dollars, prix ne prenant pas en compte l'acheminement au Népal, ni l'équipement. De 1990 à 1996, il emmena ainsi 39 clients au sommet. Son agence éditait la publicité suivante : *"Vous avez soif d'aventure (...) Adventure Consultant est spécialisé dans l'organisation d'ascensions guidées. Nous savons comment transformer vos rêves en réalité et nous vous aidons à atteindre votre but. Nous ne vous tirerons pas en haut d'une montagne, il faudra faire beaucoup d'efforts*

³ Walter Bonatti, *A mes montagnes*, Paris, Arthaud, 1962, p. 11.

Des activités à risque dans une société sécuritaire

Journée d'étude du 20 janvier 2007

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton

par vous-même, mais nous nous engageons à vous offrir les meilleures chances de succès et de sécurité pendant votre aventure (...) Nous vous invitons à escalader la montagne de votre choix avec nous⁴". Survivant du drame Jon Krakauer, client de Hall, se souvient que ces compagnons n'avaient guère fait plus d'une ou deux escalades dans l'année se contentant surtout d'entretenir leur forme dans des salles de sport. "Nous étions un ramassis hétéroclite de joueurs de troisième division qui auraient obtenu grâce à un pot-de-vin de participer au championnat du monde" (p 109).

Le risque, que nos institutions combattent dans de multiples domaines, procure une opportunité de vivre à contre-courant, de se ressourcer, d'échapper à l'ennui en intensifiant le rapport à l'instant grâce à une activité enivrante. Il est un chemin de traverse pour reprendre en main une existence livrée au doute, au chaos ou à la monotonie. Quand il est choisi dans une activité de loisir ou de défi personnel, le risque devient une sorte de réserve où puiser du sens, rehausser un goût de vivre défaillant ou parfois même le retrouver après l'avoir perdu. Il touche des individus socialement bien intégrés mais qui s'efforcent de fuir la routine, la sécurité d'une existence trop bien réglée. La recherche du risque alimente une intensité d'être qui fait défaut d'ordinaire. Elle est une manière de briser les routines d'existence, une "tentative d'évasion".

Les sensations ainsi éprouvées sont d'autant plus sollicitées que le reste de la vie est pacifié, tranquille, protégé de tout aléa, l'existence familiale et professionnelle

à l'abri de toute crainte. Le discours profane sur les activités physiques et sportives à risque insiste sur le manque de stimulation pesant sur des existences surprotégées par les règlements sociaux et le confort technique de nos sociétés. Pour jouir d'un enracinement plus sensible à sa vie personnelle et "retrouver ses sensations", le jeu avec le risque est une voie royale. Ces activités délibérées sont revendiquées par leurs adeptes comme étant une manière de retrouver le sel de la vie dans une société trop sécurisante. Ces loisirs créent une longue jubilation et s'opposent au désenchantement du monde. Ils provoquent des moments de pleine jouissance où l'individu met entre parenthèse une existence qui tend ailleurs à lui échapper, il s'immerge dans un goût de vivre qui lui fait défaut le reste du temps, notamment dans son exercice professionnel. Le jeu symbolique avec la mort dans une impression de contrôle et de professionnalité est une manière de ré-enchanter l'existence, de susciter régulièrement un frisson qui rappelle le prix de la vie. Le recours aux sensations fortes des pratiques physiques à risque apparaît comme une respiration nécessaire de l'individu venant à la rescousse de l'étouffement de soi.

Ces activités touchent surtout des représentants des classes moyennes ou privilégiées : cadres, enseignants, ingénieurs, professions libérales, etc., qui disposent de moyens et de temps et souffrent de n'employer leur capacité que sur un registre professionnel restreint.

⁴ Ce paragraphe s'appuie surtout sur l'ouvrage de Jon Krakauer, *Tragédie à l'Everest*, Presses de la Cité, 1998, p 47. J. Krakauer, survivant d'un drame qui tua ce jour là huit alpinistes, analyse avec émotion les circonstances de la tragédie, il pointe la concurrence entre les deux cordées commerciales de Fisher et de Hall, deux grimpeurs de qualité, l'encombrement des flancs du sommet par plusieurs expéditions, la négligence d'un guide de l'une des équipes, le relâchement incroyable de la rigueur dont Hall faisait toujours preuve, le mauvais état de santé de Fischer arrivé très en retard sur le sommet, etc. La tempête qui fit tant de ravage ce jour là était loin d'être exceptionnelle.

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton

L'impossibilité de se réaliser dans un travail sans surprise où l'homme demeure extérieur à sa tâche, limité dans ses initiatives, entraîne la nécessité de trouver ailleurs des plages de temps où donner enfin sa pleine mesure dans une dimension de l'existence où domine le jeu. Au cœur de l'action, face aux éléments, livré à ses seules ressources, l'individu éprouve le sentiment de s'appartenir enfin, de donner la meilleure version de lui-même.

Evoquant la pratique de l'alpinisme Mitchell note que *"la montagne offre une arène alternative au monde du travail et des autres expériences de vie routinière, une arène où une expression de soi significative et créative peut être réellement rencontrée"* (Mitchell, 1993, p 190). Les alpinistes se recrutent essentiellement dans les classes sociales qui ignorent la crainte du lendemain et connaissent des conditions confortables d'existence. Mitchell résume ainsi une enquête sur les alpinistes affiliés à un club californien: *"Le membre typique du Mountaineering Training Committee est un homme, blanc, d'environ 38 ans. Il est marié depuis 9 ans et a un enfant. Il est diplômé et employé dans certains domaines des sciences physiques appliquées, le plus souvent comme ingénieur en électronique ou dans l'aérospatiale... Il vient d'un milieu stable, bénéficie d'une bonne sécurité économique, il jouit d'une bonne éducation et d'un poste de prestige"*.

La monotonie, le calme plat d'une intégration sociale sans souci entraîne une recherche opiniâtre de stimulation, de sensation qui restitue son épaisseur au rapport au monde. Des activités aléatoires comme le jeu permettent par l'intermédiaire de l'argent de se plonger dans une situation d'indécision haletante,

de reprendre ainsi un contrôle effectif sur sa vie. L'individu se sent de nouveau exister dans le frémissement de l'attente, le suspense de l'issue. D'autres recours sont également valorisés: escalade, descente de rivières, parachutisme, ou activités du même ordre. S. Lyng observe également que la pratique de la chute libre touche des catégories sociales bénéficiant de bonnes situations, ou, à l'inverse, de rares ouvriers mais dépourvus de charges de famille et qui y consacrent l'essentiel de leur loisir (Lyng, 1990, p 876). Manière d'échapper provisoirement à une intégration sociale qui mutile une part des possibilités et autorise une mise en jeu inédite et passionnée de soi. A l'inverse, l'homme qui vit dans la précarité, qui risque journallement son existence, n'est guère enclin à débusquer encore le danger dans ses loisirs.

La projection tranquille dans la longue durée avec l'assurance que rien jamais ne changera, que toute surprise est exclue, suscite l'ennui, l'indifférence à défaut d'obstacles donnant à l'individu l'occasion de se mesurer à son existence. La rançon possible de la sécurité est la fadeur. A l'inverse, l'établissement dans le précaire est rarement une condition heureuse, investie avec passion par les acteurs, il engendre la peur, l'anxiété devant l'irruption du nouveau. Ainsi ni la sécurité, ni le risque ne sont pour l'homme des modes d'épanouissement et de création de soi. Le goût de vivre est une dialectique entre risque et sécurité, entre capacité de se mettre en question, de se surprendre, de s'inventer, et celle de rester fidèle à l'essentiel de ses valeurs ou de ses structures d'identité. Parce que nous avons la possibilité de la perdre, l'existence est digne de valeur⁵ (Le Breton, 1991).

⁵ David Le Breton, *Passions du risque*, Paris, Métailié, 2003 (1991).

Des activités à risque dans une société sécuritaire

Journée d'étude du 20 janvier 2007

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton

L'individu pénètre une autre épaisseur de son existence ou plutôt une autre dimension de la réalité, il se sent passionnément vivant, il éprouve la sensation d'accéder au réel pour la première fois de son existence. "La vraie vie est ailleurs", disait Rimbaud, elle n'est plus dans les activités quotidiennes reléguées dans un monde sans relief, elle est tangible, là, dans l'activité désirée, dans ce pacte sans cesse réitéré avec la mort qui porte l'existence à son point d'émerveillement. Stephen Lyng, qui a mené une étude ethnographique sur un groupe de parachutistes, décrit leur sentiment d'entrer soudain dans une "hyper réalité" (1992, 112), un monde infiniment vivant qui projette le reste de l'existence dans la grisaille. "Quand nous montons dans l'avion pour atteindre l'altitude du saut, je me sens toujours effrayé et étonné de m'imposer une activité aussi bizarre - sauter d'un avion, dit un pratiquant. Mais dès que je suis hors de l'avion, c'est comme pénétrer dans une autre dimension. Soudain tout semble très réel. La chute libre est bien plus réelle que l'existence quotidienne" (Lyng, 1990, p 861).

En 1964, lors d'une escalade dans les Rocheuses, Rob Schultheis lâche prise et chute sur une étroite corniche, à quelques centimètres du vide. La situation paraît sans issue. Désespéré, il s'élançait néanmoins avec le sentiment de danser sur le fil du rasoir, s'extirpe de la corniche. Il s'agrippe à des pierres qui s'effondrent aussitôt après son passage. Il ressent la perfection de ses mouvements et évoque à cet égard l'image d'un léopard des neiges. "Ce que je suis en train de faire, me disais-je, est absolument impossible. Je ne peux faire

cela. Mais j'ai la grâce ... L'être que je devins sur le Neva était la meilleure version possible de moi-même, la personne que j'aurais dû être tout au long de ma vie"⁶. Schultheis assimile son expérience à celle d'un *satori* et son ouvrage raconte sa quête éperdue de retrouver les mêmes sensations. Un imaginaire de la fusion est ainsi fréquemment exprimé, adossé à la souffrance personnelle lors de l'affrontement aux éléments⁷. "C'est fini, écrit Jean-Louis Etienne, je vais parvenir au pôle Nord en skiant sur un rêve. Il m'invite vers lui, des larmes d'épuisement me brûlent les yeux, mais quelle félicité ! C'est une nuit incomparable, à l'extrémité du merveilleux, divine" (p 212). François Morin, adepte de l'escalade en solo, formule cette exaltation : "Le fait d'arriver au sommet d'une montagne, plusieurs personnes vous le diront, on a l'impression de sentir la proximité de Dieu ou de quelque chose de ce genre. Même si je ne suis pas croyant, j'ai souvent dit, ma foi, si Dieu existe, il n'est pas loin d'ici".

S'interrogeant sur la passion qui anime les alpinistes, Lionel Terray avoue "le goût de cette joie énorme qui grouille dans nos cœurs, nous pénètre jusqu'à la dernière fibre lorsque après avoir longtemps louché aux frontières de la mort, nous pouvons à nouveau étreindre la vie à plein bras"⁸. Plus loin, commentant une escalade difficile en compagnie de Louis Lachenal, alors qu'il se trouve dans une mauvaise passe, il constate dans l'après coup : "Ma personnalité m'a quitté, les liens avec la terre se sont rompus : je n'ai plus ni peur, ni fatigue ; je me sens comme porté par les airs, je suis invisible, rien ne peut m'arrêter, j'ai atteint cette ivresse, cette dématérialisation que

⁶ R. Schultheis, *Cimes. Extase et sports de l'extrême*, Paris, Albin Michel, 1988, p 19-20. Cet ouvrage, mince sur le plan de l'analyse, s'efforce de manière très réductrice à une comparaison de cet état avec le chamanisme. Il vaut surtout comme exemple biographique et significatif de la recherche du *flow*.

⁷ Sur cette passion de la souffrance adossée à la prise de risque, cf. D. Le Breton, (1995, Chap. 6).

⁸ Lionel Terray, *Les conquérants de l'inutile*, Paris, Gallimard, 1961, p 85.

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton

cherche le skieur sur la neige, l'aviateur dans le ciel, le plongeur sur le tremplin" (p 172).

Ce moment d'illumination, de transe, ne s'enracine pas dans une ferveur religieuse, il relève du sacré, c'est-à-dire d'une fabrication intime de sens. L'expérience est celle d'une transfiguration personnelle induite par l'épuisement ou le dérèglement des sens, le sentiment brutal et infiniment fort d'une fusion avec le monde, d'une conscience modifiée qui devient alors un moment fort de la mémoire et que l'acteur s'efforce souvent de retrouver. Si les récits mythologiques de l'aventure à la Conrad ou à la London font bel et bien partie du passé, nous assistons aujourd'hui à une appropriation individuelle de ce mythe à travers un foisonnement de petits récits.

La construction sociale de la chance

Toute prise de risque contient une part plus ou moins lucide de volonté, de confiance en soi qui la distingue de l'aveuglement pur et simple ou d'une volonté affirmée de mourir. Elle suppose une évaluation des ressources propres à celui qui s'apprête à se lancer dans l'action, un calcul, fut-il intuitif, de la probabilité du succès, mais elle repose également sur un pari qui mêle de manière confuse l'habileté de l'acteur dans ce genre de situation et le sentiment qu'il possède de sa "chance". Elle soulève toujours l'hypothèse d'un destin favorable. L'une de ses composantes tient dans le sentiment qu'un ordre se dessine au sein de l'incalculable, que celui-ci n'est pas tout à fait inaccessible. Sans l'intuition plus ou moins inavouée d'avoir la chance à son côté, de n'être pas tout à fait désarmé face à l'imprévisible, la prise de risque serait

une forme gauchie du suicide, un abandon aux circonstances, et non une initiative personnelle. Mais il faut une part d'inattendu pour avoir la jubilation d'être allé au terme de l'entreprise. Le tapis rouge dressé vers le sommet n'a aucun sens pour un alpiniste qui entend "mériter" le bonheur d'y accéder. Tel est le principe d'incertitude dont parle Bernard Amy : *"d'après lequel le plaisir est inversement proportionnel à la connaissance des événements futurs"*⁹.

Dans certaines circonstances où le défi est poussé plus loin que de coutume, l'individu se sent au delà du lot commun des hommes. Au cœur du danger, il est animé de la conviction qu'il sait (ou saurait) affronter la mort les yeux ouverts sans se laisser envahir par la peur ou le chaos, la "chance", ce talent particulier d'échapper au pire, étant avec lui. Il sent, à tort ou à raison, qu'il passera là où les autres n'auraient pas les réflexes ou l'"instinct" suffisant pour s'arracher à la pesanteur des événements. Cette capacité à "survivre" à l'épreuve se nourrit du sentiment que si les autres sont incapables à ce moment de se subordonner l'incontrôlable, il dispose encore quant à lui d'une marge lui permettant d'enchaîner les gestes qui sauvent. Emporté par un sentiment de toute puissance, la conviction d'être soutenu par la reconnaissance des éléments et protégé par la nature "spéciale" de ses ressources, il croit savoir jusqu'où il peut aller trop loin. Stephen Lyng observe une attitude similaire chez ses compagnons. *"Quand quelqu'un est tué ou blessé lors d'un accident de chute libre, cela ne signifie pas que certains risques dépassent toute aptitude à les manœuvrer ; cela indique simplement qu'une personne engagée dans la chute libre ne possède pas nécessairement la*

⁹ Bernard Amy, Le principe d'incertitude, in *La réponse des hauteurs*, LMibris, 2004, p. 85.

Des activités à risque dans une société sécuritaire

Journée d'étude du 20 janvier 2007

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton

capacité innée de survie" (Lyng, 1990, p 859). L'impression de rester maître de son destin, de disposer de ressources, là où tout autre serait le jouet des circonstances procure l'exaltation d'être d'une étoffe particulière, de posséder ce supplément impalpable qui fait de soi un "professionnel", mais aussi un élu de la chance jusqu'au moment où l'accident ou la mort viennent mettre un terme à l'illusion de contrôle des événements.

L'ordalie

L'ambiguïté de la limite tient à ce qu'elle peut toujours être repoussée, reconduite ailleurs dans une surenchère sans fin. Attachée à la seule signification que lui confère l'individu elle n'a de terme que celui qu'il lui prête. *Sky is the limit*, disent les Américains. Dans les activités physiques ou sportives le jeu symbolique avec la mort est plus ou moins prononcé, il est dilué dans l'ordinaire de la pratique même effectuée avec prudence et dextérité. Il connaît des moments plus périlleux quand celle-ci est poussée à la limite de la compétence. Plus radicale est la volonté de jouer avec la mort, de la titiller sur son territoire. Ce supplément appelle l'image de l'ordalie, c'est-à-dire d'une forme de jeu délibéré avec la mort (Le Breton, 2003).

Au delà des situations qui déjà en elles-mêmes engagent les individus dans les parages du danger, au delà de leur compétence à le surmonter, prenons ici un échantillon de quelques propos parmi bien d'autres chez ceux qui aiment le risque et l'utilisent comme une force d'exaltation personnelle. Dans les circonstances qui appellent l'image de l'ordalie nous sommes face à un risque tangible pour l'existence qui donne tout son prix à la performance. "Pour moi, dit

Jean-Marc Boivin, la notion de risque est prédominante. S'il n'y a aucun risque, ça manque de sel... Je crois qu'il faut qu'il y ait une part d'incertitude ... Je n'aime pas être sûr du résultat ni que cela soit trop bien préparé, que ce soit dans mes tentatives de record d'altitude ou de ski extrême. Trop bien connaître le terrain, ce serait trop simple ! Parfois, avant de faire une course très difficile, je ne sais absolument pas si je vais y aller ou non. Je décide au dernier moment et je pars un peu sur un coup de tête". Plus loin, Boivin explique sa préférence pour le ski extrême car "dans certains virages, il y a un moment où l'on ne tient plus que par le planté du bâton, on est suspendu en l'air. Il suffit donc d'avoir à la réception une mince couche de glace cachée par la poudreuse pour que ce soit terminé ! On va en bas directement ! Et pour moi, c'est plus stimulant¹⁰." Erhard Loretan dit avec justesse que "la mort est la règle du jeu de l'altitude. On le sait, on l'accepte". Au delà de 7500 mètres les alpinistes parlent d'une entrée dans une "zone de mort" au sein de laquelle les dangers pullulent. Chantal Mauduit disait avant sa disparition : "Je sais que la mort est inéluctable, imprévisible. D'ailleurs, face au bonheur que la montagne m'apporte elle ne fait pas le poids" (L'Année montagne, n°11, 1998). Un adepte de l'escalade en solo dit son exaltation de grimper sans protection : "On connaît le plus souvent la paroi pour l'avoir déjà grimpée en cordée. Ce qui est excitant, c'est de la grimper à nouveau, cette fois en toute liberté, sans système de protection ! Le risque provient bien sûr que si l'on tombe, on se tue presque à coup sûr". L'alpiniste Christophe Profit explique l'intensité d'une arrivée sur le K2 avec Pierre Beghin : "Parfois je me dis que je ne revivrai jamais un instant aussi intense. On n'était vraiment pas sûr de revenir. Même avec une balise argos sur le dos, si tu te casses une jambe, t'es mort. Personne ne peut venir te

¹⁰ E. Dumont, *Les aventuriers de l'impossible*, Paris, 1991, p 38 sq.

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton

chercher. Je suis amoureux fou de cet alpinisme engagé, ma passion est plus forte que jamais" (Libération, 8-12-1994).

Après l'immense déception du K2, éccœuré par une hypocrisie qui venait de ses plus proches compagnons, ayant perdu toute confiance en lui-même et dans les autres, Walter Bonatti se lance à corps perdu au fil d'une longue ordalie dans une ascension en solitaire du pilier sud-ouest du Dru. Il est en quête d'une renaissance, d'une volonté farouche de se laver des souillures du monde et de se dépouiller de la souffrance qui lui colle à la peau. "Je suis nerveux, irascible, dégoûté, désorienté, sans idéal, parfois désespéré, même sans raison apparente. En somme, je me sens étranger aux autres et à moi-même. Souvent, lorsque quelqu'un laisse échapper une allusion à ces ravages que le K2 a faits en moi, je suis la proie de véritables crises de larmes et je souffre en silence comme personne ne saurait imaginer. Et puis un jour, enfin, c'est la résurrection. Un jour, sans crier gare, comme une folle idée enfantée par la dépression morale, l'envie me vient de retourner au Dru, de le vaincre tout seul¹¹". La démarche est une tentative passionnée de revivre, de retrouver l'estime de soi, le goût à l'existence. "J'envie tous les hommes qui ne sentent pas comme moi la nécessité d'affronter une pareille épreuve pour se retrouver eux-mêmes" (p 116). Les métaphores sollicitant la mort abondent dans le récit, illustrant le souci d'aller au bout de soi, sans complaisance, et de retrouver au terme du parcours l'incandescence renouvelée d'exister. On songe à cette identification émue à un papillon venu mourir dans les hauteurs et auquel Walter Bonatti d'identifie douloureusement. "Au cœur du condamné à mort, aux heures avant l'exécution, il n'est

pire tumulte qu'en mon cœur " (p 117). Loin du monde, livré à lui-même, W. Bonatti vit une expérience de purification, de retrouvailles avec les sources de soi, il est à son insu déjà dans la renaissance, car à tout moment il accepte de payer le prix de vivre par le risque de périr. "Maintenant, je me rends compte que depuis deux jours je vis, je pense, je raisonne sans prononcer un mot, dans le silence absolu d'une nature vierge. Et c'est là une chose si grande, si prodigieuse, que j'en reste intimidé... La solitude où je suis claquemuré est si totale, si hallucinante, que plus d'une fois je me surprends à parler tout seul, à faire des réflexions à haute voix, à traduire en somme par des mots toutes les idées qui me passent par la tête" (122-123). Longue conversation avec le monde, avec la montagne, où il s'agit aussi de faire le point, d'expulser hors de soi les rancœurs.

Vient le moment fort, ordalique, sans rémission, celui où l'existence se joue sur un coup de dé mais où il y a à gagner la légitimité définitive d'exister. W. Bonatti arrive en un point où toute retraite est coupée, où l'alpiniste est cerné par le vide, piégé. Il reste une heure désemparé et puis la volonté de se battre renaît. Depuis cinq jours déjà il affronte la mort, il refuse la résignation. Sans avoir le choix, il s'assure de manière un peu aléatoire. "Je ferme les yeux une seconde, retiens mon souffle et me laisse glisser dans le vide, agrippé à la corde seulement par les mains. Pendant un moment, j'ai l'impression de tomber avec la corde, puis la chute en avant s'amortit progressivement et tout à coup, je sens que j'amorce une oscillation en arrière : l'amarrage a tenu". Bonatti, au terme d'âpres efforts, reprend le chemin non seulement vers le sommet mais bien de son existence. La montagne l'a laissé passer, l'épreuve de vérité s'est soldée en sa faveur. Et c'est en évoquant les autres, qu'il poursuit

¹¹ Walter Bonatti, op. cit., p 116.

Des activités à risque dans une société sécuritaire

Journée d'étude du 20 janvier 2007

La montagne et le risque :

Exposé de David Le Breton

encore sa lente progression avec déjà le sentiment de la métamorphose : *"la seule présence de mes amis, pour lointaine qu'elle soit, et sans utilité physique, produit en moi un effet quasi miraculeux et me donne d'un coup la certitude que j'arriverai au sommet du Dru ; que je retrouverai cette vie qui, au fil des dernières journées, m'a paru s'éloigner toujours davantage, au point de n'être plus la mienne, mais celle d'une autre créature imaginaire dont j'avais seulement entendu parler"* (p 131)¹².

L'épreuve de vérité qui naît du jeu sur le fil du rasoir est une manière élégante de mettre un instant l'existence à la hauteur de la mort pour s'emparer d'une parcelle de sa puissance. A la condition de s'exposer au risque de perdre la vie, l'individu chasse sur le territoire de la

mort et rapporte le trophée qui est non pas un objet, mais une durée imprégnée d'intensité d'être, portant en elle le rappel insistant du moment où, par son courage ou son initiative, il a réussi à lui arracher la garantie d'une vie désormais bien trempée. De tels moments sont rares, surtout lorsqu'ils se donnent avec force à la manière d'une brève transe profane qui les saisit et les emporte dans un formidable sentiment d'émerveillement et de puissance. La mort est une sorte de réserve sauvage à la portée de l'individu qui souhaite se remettre au monde en acceptant les conséquences du pari. A l'issue de l'épreuve est la métamorphose : l'intuition grisante d'être garanti, la jubilation d'avoir réussi et d'avoir arraché à la mort une assurance sur la valeur de son existence.

Transcription (au mieux) des interventions qui ont suivi l'exposé de David Le Breton.

Gilles Rotillon : L'alpinisme a un rapport étroit avec le risque de mort. Le prendre en compte est la condition nécessaire pour mettre toutes les chances de son côté. Dans la pratique de l'escalade, la présence du risque mortel est moindre, voire symbolique. Il y a des degrés dans l'échelle du risque et cela permet de différencier deux activités pourtant voisines : l'alpinisme et l'escalade.

Le chômage et l'incertitude de l'avenir pour les générations montantes, font que la société actuelle n'est pas sécuritaire (il y a plutôt une demande forte de sécurité, de l'emploi par exemple). Cela fait que, contrairement à ce qu'avance DLB, la vie ne manque pas de *piquant* et que la société n'apporte pas que de la *monotonie au quotidien* puisqu'on ne sait pas de quoi demain sera fait.

¹²Je reprends ici un fragment de mon article Des jeux de mort au jeu de vivre en montagne, *Cimes*, n°3, 2004-2005.

Interventions après l'exposé de David Le Breton :

D. Le Breton : Il y a risque et risque. Si en escalade on s'expose moins au risque mortel qu'en alpinisme, ou pas du tout si la voie est sécurisée, on prend un risque : celui de s'exposer au jugement d'autrui, celui de perdre la face et l'estime de soi.

Notre société est une société non sécuritaire et d'incertitude. Elle apporte souffrance et inégalités. Mais comme il faut toujours un responsable, le responsable c'est l'autre. C'est le discours qui est sécuritaire. D'où l'importance grandissante du judiciaire.

Dans les sociétés d'Afrique ou d'Asie où la notion de mort est bien présente, il n'y a pas d'appel au risque. Dans notre société, la mort était plus présente et tangible il y a une cinquantaine d'années. Aujourd'hui, on est entré dans le virtuel. La mort aussi est virtuelle, déniée. Aussi quelques uns vont-ils la titiller de près, en vrai - et non pas virtuellement, à travers les images d'un film.

Dans notre société on constate une montée de l'individualisme : on est de moins en moins ensemble, on vit plus pour soi que pour la collectivité, on apprend aux enfants à être plus forts que les autres, à les "écraser". Cette société est insécurisée parce qu'elle est composée d'éléments individuels, solitaires, qui ne se connaissent plus, ne sont plus soudés. Le lien social est distendu.

Olivier Hoibian : La société stigmatise fortement les individus qui prennent des risques. Elle met une pression forte sur ceux qui ne se conforment pas à la norme. Exemples : la sécurité routière, le tabac etc. Dans le domaine de la montagne, elle en vient non seulement à préconiser la prévention des avalanches en hors-piste, mais à suggérer un permis d'alpinisme ou l'interdiction de pratiques à risques.

Jean-Pierre Frésafond : Chacun choisit ses risques, c'est un jeu. Mais des règles sécuritaires sont indispensables à la société dans la vie de tous les jours. Aussi, la question se pose : le comportement de l'alpiniste est-il compatible avec les normes sécuritaires de la société ? L'alpinisme est un jeu sans règles écrites : chaque alpiniste choisit les risques qu'il va être amené à prendre. Le jeu peut alors s'exprimer en une recherche de liberté et devenir aventure : fil tendu entre peur et audace de la surmonter.

A noter que des entreprises exploitent financièrement cette forte demande de sécurité et cette invitation au tout sécuritaire en montagne.

D. Le Breton : La question de l'éthique se pose dans le domaine du secours... Parce que nous sommes mortels, existe la faveur d'exister.

Claude Jaccoux : Cette question : A-t-on le droit de faire prendre des risques aux sauveteurs ? m'amène à parler d'Eric Tabarly que j'ai bien connu comme client. Je doute fort qu'il ait dit : "Un marin qui tombe à l'eau n'a pas sa place sur un bateau." Ce n'est pas son esprit. Il connaissait et acceptait le risque.

Henri Balmain : Les secouristes en montagne ont choisi ce métier en connaissant les risques qu'il comporte. Donc ils font leur métier. Il n'y a rien à ajouter.

Cela dit, la société a besoin de transgression, mais à la condition que celui qui transgresse la norme et prend des risques ne mette pas la société elle-même en danger. Si cela est le cas alors la société doit condamner la transgression. Cela lui permet de faire un exemple tout en ressoudant la société. La transgression produit du plaisir - et peut être bénéfique pour la collectivité.

Des activités à risque dans une société sécuritaire

Journée d'étude du 20 janvier 2007

Interventions après l'exposé de David Le Breton :

R. Groedecke : On peut évaluer le risque au niveau individuel, on peut le faire aussi au niveau social. On a parlé du risque du gladiateur. Celui-ci calme le spectateur et le dynamise.

Quant au risque symbolique, quelle part y prend le risque mortel ?

Olivier Hoibian : Je conteste qu'il n'y ait pas de différence entre les classes [sociales] au sujet du risque. La prise de risque valorise les compétences et le savoir faire des classes sociales *aisées, instruites*.

D. Le Breton : Le risque pris entre individus crée du lien, soude un groupe. Beaucoup de gens savent qu'ils peuvent trouver la mort dans une activité commune et prennent ce risque délibérément sachant qu'ils peuvent en tirer des privilèges au sein du groupe : reconnaissance, notoriété, célébrité.

Jean Fréhel : Cette approche du risque mortel ne me convient pas. Je vais en montagne par plaisir et j'y éprouve beaucoup de joie, dans la gestuelle du corps par exemple. Lorsque je me suis lancé dans l'alpinisme, je n'avais aucun problème. Bien que j'aie eu des accidents, je ne cherchais pas le risque. Tout au contraire, le risque est pour moi ce que je dois éviter !

D. Le Breton : La montagne a aussi le goût du plaisir. Les motivations qui nous y conduisent sont multiples. Statistiquement faible, le risque de mort n'empêche pas de continuer... l'inconscient est un garde-fou.

Bernard Amy : Le problème est bien là : Je vais en montagne parce que j'y ai du plaisir. Mais pourquoi ai-je du plaisir ?

Hélène Arbarel : Les alpinistes sont des baroudeurs. Entre eux ils ne parlent pas de la peur... pour moi c'est une porte fermée qu'on a envie d'ouvrir pour aller

voir derrière : c'est une interrogation de la vie : on cherche à savoir ce qu'on est.

L'alpinisme est une jubilation, un moment d'harmonie, un accord avec la nature, en résonance avec l'environnement.

D. Le Breton : On peut aussi avoir peur d'ouvrir la porte et d'arriver dans l'inconnu. Mais contrairement à ce que vous dites, une porte fermée n'est pas toujours facile à ouvrir. En revanche, est-ce bien "ouvrir une porte" si l'on est le premier à passer ? (trace nouvelle, terrain vierge...) On fabrique du sacré à travers ce sentiment.

G. Frieschi : Vous avez dit que risque, menace et danger suscitent l'exploit et motivent l'alpiniste. Cela ne veut pas dire que l'alpiniste cherche la confrontation à la mort ; chacun, à son niveau, peut réaliser un exploit, petit ou grand. Il a été question de risques objectifs et prévisibles. Qu'en est-il des autres ?

D. Le Breton : Étymologiquement, risque vient de *recicare*, qui veut dire réchapper. Le risque est une notion personnelle, individuelle. A travers une confrontation au risque, l'alpiniste cherche effectivement la confrontation à une décision.

[Autre étymologie : Risque viendrait du Toscan *resecare* : *couper* et *resecum* : *ce qui coupe*, qui a donné : rocher *escarpé* et *écueil*. Réchapper vient en fait de l'Anglais *to reskape*. NDR]

Anne Bauvois : Les statistiques prouvent qu'il y a beaucoup plus d'accidents en terrain de randonnée qu'en terrain d'alpinisme. En tant que guide, je sais qu'un débutant peut prendre plus de risques en terrain facile qu'un alpiniste confirmé qui a préparé sa course en terrain extrême.

Interventions après l'exposé de David Le Breton :

D. Le Breton : Bien sûr, dans une situation à risque la concentration est plus forte et réduit les chances d'accident.

Claude Rey : Tout ce qui vient d'être dit à propos du risque concerne nos sociétés occidentales. Qu'en est-il pour les sociétés primitives ou en voie de développement ?

D. Le Breton : Pour les sociétés traditionnelles (ne pas dire : primitives), la notion de risque est différente. Un chasseur, un pêcheur, va forcément prendre des risques. Mais c'est pour le bénéfice de la collectivité. Contrairement à la société occidentale où l'individu recherche la valorisation de soi, il n'y a pas une recherche personnelle et valorisante du risque dans les sociétés traditionnelles. En revanche, il peut y avoir "héroïsation" de l'individu par la collectivité.

Leslie Fucsko : Dans les pays de l'Est, le rapport au risque diffère aussi, mais pour d'autres raisons. On théorise moins, on est plus fataliste : on accepte tous les terrains, ceux qui sont sur place, et on y va sans se poser de questions. Terrains pourris notamment. Pourquoi ? Parce qu'on n'a pas les moyens financiers d'aller ailleurs et plus loin...

D. Le Breton : Pour des peuples comme ceux du Népal ou de l'Asie, la montagne est le domaine des dieux que l'homme doit respecter. Il craint le jugement de ou des dieu(x) : l'ordalie.

L'étude de ces peuples a évolué. Autrefois, on allait au bout du monde faire de l'ethnologie. Maintenant, on se contente de la sociologie. Les cultures des peuples disparaissent, se transforment et

ont besoin de s'adapter. Les grands rituels ont tendance à disparaître (en Afrique notamment, parce que la société se désintègre sous le coup de la modernisation, des guerres, des migrations, des maladies ou de la déforestation.

Les rites initiatiques, dits *rites de passage* ne comportent plus de risques mortels, mais seulement le risque symbolique de "perdre la face" vis à vis de la collectivité, ce qui équivaut à un risque mortel : être au banc de la société etc. Ce risque est moins personnel que social : naître et grandir ne suffit plus, il faut *passer à l'âge adulte*.

Stéphane Bauzac : L'alpinisme est pratiqué dans certaines sociétés traditionnelles. Tensing, bien que Népalais, voulait aller au sommet de l'Everest. En Jordanie (Wadi Rum), les Bédouins gravissent les sommets, de même que les Maliens. Y vont-ils par nécessité (pour chasser par exemple) ou par goût du risque ?

D. Le Breton : Tensing était un dissident, un individu sorti volontairement de sa communauté.

Stéphane Bauzac : A un certain niveau d'alpinisme, le moral compte plus que les possibilités physiques. Le corps ne compte plus.

D. Le Breton : Pourtant, c'est le contraire qui se passe actuellement dans notre société. Le corps est loin d'être rejeté aux oubliettes. On assiste plutôt à une tyrannie du corps allant du plaisir à la souffrance à travers le piercing, la chirurgie, le tatouage, la mode, le look, la gym... Tout un commerce autour du corps et de son paraître en témoigne.

Des activités à risque dans une société sécuritaire

Journée d'étude du 20 janvier 2007

Interventions après l'exposé de David Le Breton :

Eric Decamp : Que dire du risque au travail, surtout en situation de responsabilité ? Un équilibre est-il possible entre l'exercice de mon métier de guide et ma responsabilité face au risque que je fais prendre aux autres ? Existe-t-il des métiers où, comme le guide responsable, on fait prendre des risques à d'autres ?

D. Le Breton : La prise de risque existe dans beaucoup de métiers. On peut lire à ce sujet le livre de Christophe Dejour : "*La souffrance en France*."

Il y a risque quand on est exploité, ou quand on travaille sans protection pour paraître courageux, pour sauver la face, valoriser un emploi modeste ou une profession.

En ce qui concerne le métier de guide, lire l'excellent livre de Françoise Loux : *Guide*

de montagne, mémoire et passion, éd. Didier Richard 1988.

Marnesy (maire d'Aussois) : L'alpinisme subit peut-être une désaffection, mais d'autres pratiques sont en pleine expansion : les via ferrate, les parcs d'aventure, les ponts de singe, le saut à l'élastique... Comment l'expliquer ?

D. Le Breton : Ces activités exploitent le risque par procuration ; elles donnent le frisson sans le risque, un semblant de valorisation.

Gilles Rotillon : Les parcs d'aventure sont des activités grand-public où le risque zéro est nécessaire. Leur développement a un fort intérêt économique et les emplois ne sont pas délocalisables !

Abonnement : **16 Euros** ;
Abonnements de soutien : à partir de **32 Euros**

Nom ou raison sociale :

.....

Adresse :

.....

Code postal

verseEuros pour abonnement à
"La Lettre de l'OPMA"

Règlement par chèque établi à l'ordre de "**La Lettre de l'OPMA**".

A retourner à **OPMA - Maison de la montagne**
3 rue Raoul Blanchard 38000 Grenoble

La **Lettre de l'OPMA** est publiée avec l'aide des abonnés et le soutien financier de : Fédération Française des Clubs Alpins et de Montagne, Comité Rhône-Alpes de la Fédération Française de la Montagne et de l'Escalade, Groupe de Haute Montagne, PETZL, Union des Centres de Plein Air, Syndicat National des Guides de Montagne.

Membres de l'OPMA :

Bernard AMY, Gérard CRETON, Michel ECHEVIN,
Erik DECAMP, Georges ELZIERE,
Alain GHERSEN, Olivier HOIBIAN,
Claude JACCOUX, Paul KELLER,
Florence KOWALSKI, Gilles ROTILLON,
François VALLA, Bernard VARTAGNAN.

Conseiller juridique

Henri BALMAIN

Membres correspondants :

Claude REY, Robert PARAGOT
Jacques MARIN, Jean-Pierre FEUVRIER,
Delphine FABBRI